

S'ouvrir à la relation

Dans la vie quotidienne, nous sommes en permanence en relation avec les autres.

Ces relations que nous construisons avec eux nous permettent d'exister, d'être quelqu'un et de découvrir toujours plus qui nous sommes.

Certaines rencontres nous font du bien, tandis que d'autres nous arrachent la paix du cœur. Tout dépend du regard que chacun aura posé sur l'autre.

Le regard intérieur est la source invisible d'où jaillissent les gestes et les paroles qui font du bien ou qui blessent, qui « ouvrent » ou qui « ferment » la relation.

Ce regard intérieur évolue selon une certaine logique.

Le regard qui « ouvre » (fig. A) la relation est celui qui reconnaît à la fois pleinement la valeur de l'autre et ma propre valeur.

Lorsque mon regard sur l'autre est « ouvert », je crée une **passerelle** entre nous qui nous permet de nous rencontrer et de communiquer.

Le regard « fermé » (fig. B) est celui qui dévalorise ou qui survalorise une personne à tel point que la relation ne permet plus à chacun d'être reconnu pour ce qu'il est.

Lorsque je « ferme » le regard que je porte sur l'autre, la communication ne passe plus, comme s'il y avait entre nous un mur.

Figure A

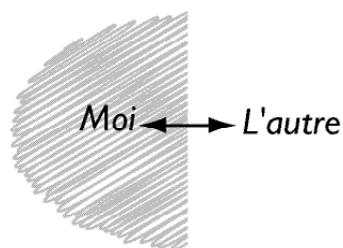
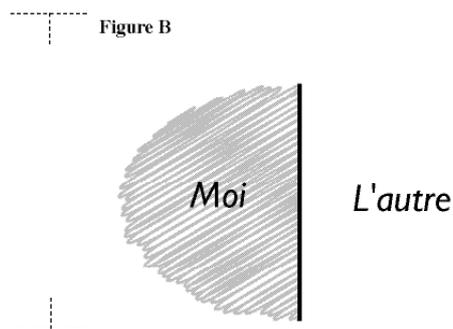


Figure B



Le regard fermé

Le regard du « tout ou rien »

Derrière ce mur qui nous sépare, je cherche à me protéger, à me rassurer. Je m'accorde tout ce qui a de la valeur. Je suis le seul qui compte. L'autre ne compte plus vraiment. C'est comme si je « rayais » tout ce qui a de la valeur chez lui. Il n'a plus de valeur pour moi. (fig. C)

Une autre façon de « fermer » mon regard sur l'autre peut être au contraire de lui accorder tout ce qui est bon et de me dévaloriser moi-même. Si je crois que je ne vauds rien, c'est moi-même que je « raye », en maintenant en quelque sorte l'autre dans la position du tout-puissant. (fig. D)

Figure C

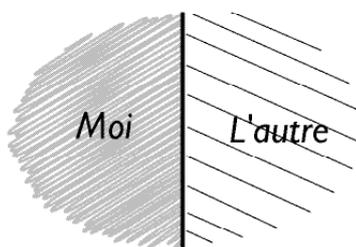
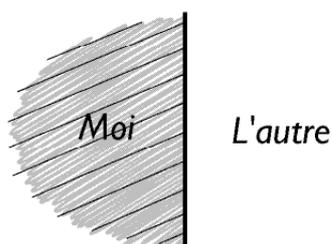


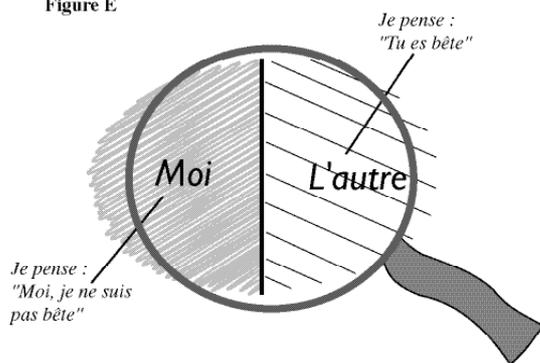
Figure D



Le regard que je porte sur moi-même conditionne le regard que je porte sur mon vis-à-vis. L'inverse est vrai aussi. Par exemple, si je dis à l'autre : « tu es bête ! », je le « raye » et du même coup, je pense que je ne suis pas bête et je me considère comme étant « dans le bon ». Il n'y a rien à « rayer » chez moi. Je reste « transparent ».

Mon regard intérieur se pose à la fois sur l'autre et sur moi-même. (fig. E)

Figure E



Plus largement, je peux inclure « dans mon camp » mes semblables, ceux qui pensent comme moi, les miens (ceux qui ne sont pas bêtes) et identifier l'autre avec ceux que je considère comme lui (ceux qui sont bêtes).

Si je dis par exemple : « les racistes sont mauvais », je m'identifie aux non-racistes « transparents » en opposition aux racistes que je « raye ». Dans mon regard intérieur, je les mets en quelque sorte en prison derrière les rayures du négatif. (fig. F)

Prenons l'exemple tout simple de l'enfant (Anne) qui vient vous rapporter en pleurant : « Romain m'a frappée ! ». Elle se garde bien de vous en dire plus.

Anne espère que vous la consoliez et que vous punissiez le « méchant » Romain qui ne partage pas et l'empêche de jouer comme elle veut.

Dans ce conflit-type, Anne porte son regard intérieur à la fois sur Romain et sur elle-même : se sentant dans son bon droit, dans le « transparent », Romain devient son ennemi, son concurrent qui veut l'écraser. Elle l'identifie au « rayé ». (fig. G)

Dans tout conflit il y a au moins deux regards. On verra que le regard d'une des parties influence constamment le regard de l'autre. Voyons de plus près le regard du second protagoniste : Romain.

Romain se sent lui aussi victime d'une injustice : Anne lui a volé son jouet et de plus veut le faire punir, lui. Anne est identifiée au coupable par Romain. Alors que Romain, lui, considère qu'il est du côté innocent. (fig. H)

Figure F

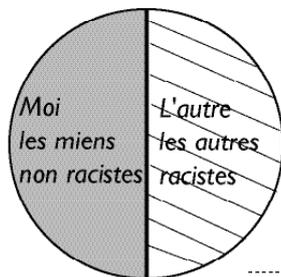


Figure G

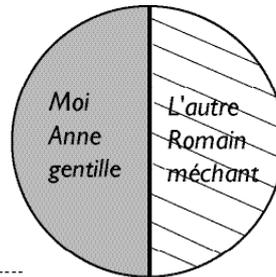
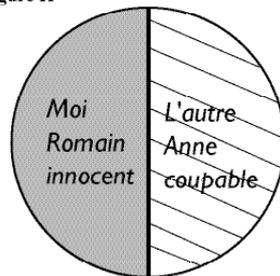


Figure H



Dans cet esprit, Anne et Romain auront beaucoup de difficultés à communiquer. Il y a comme un mur entre les protagonistes. La situation est bloquée de part et d'autre. Chacun pense « j'ai raison » et désire s'imposer à l'autre : le « mettre en prison » (le faire punir) ou le forcer à céder avec une « bonne gifle » s'il le faut. C'est la loi du plus fort qui bloque la relation dans une logique de violence.

Dans la vie de tous les jours, le regard « fermé » n'est pas aussi caricaturé. Il surgit souvent à l'improviste même là où l'entente semble établie. Il s'installe autour d'un sujet ou d'une situation précise. Par exemple :

Jean et Denise mènent une vie de couple harmonieuse. Ils s'entendent pour les questions de budget et du partage des tâches ménagères, ils vivent des passions communes. Mais... pour ce qui est du rangement du garage, pas moyen de s'entendre : Denise veut avoir beaucoup de place pour pendre le linge et une table propre et vide pour le pliage et le repassage. Jean en est exaspéré : chaque fois qu'il bricole quelque chose, il doit le faire dans un tout petit coin. Denise refuse qu'il emploie une scie à cause de la poussière... Survient alors régulièrement une discussion, voire une dispute où chacun essaye de faire valoir son point de vue et se refuse à comprendre le problème de l'autre. Puis c'est l'impasse, le mur entre elle et lui. Chacun essaye d'expliquer : « Tu as tort, j'ai raison ! » et le ton monte... Ils en arrivent à se jeter à la figure des mots qu'ils ne pensent pas, comme : « Tu es stupide », « Tu ne comprends jamais rien », « Tu es... »

Voilà comment, dans un domaine particulier, ils en arrivent à s'enfermer mutuellement dans la prison du « tu es rayé », alors que pour le reste leur vie est habitée de respect mutuel.

Le regard qui se « raye »

Dans l'exemple des deux enfants, il se pourrait aussi que Romain, plutôt que de se fâcher sur Anne, se sente culpabilisé. Il pourrait rendre le jouet en question et se laisser punir en courbant la tête. Ainsi, il donnerait raison à Anne en prenant la position « je suis rayé ». Prenons un autre exemple un peu moins tranché :

La maman de Kévin a pour son fils une admiration sans bornes. Il est vif, très intelligent et excelle dans beaucoup de domaines. De plus, il a un beau physique, il s'intéresse à tout et réussit très bien à l'école. Sa maman en fait beaucoup pour lui. Elle lui demande peu de services pour le ménage afin qu'il puisse prendre tout son temps pour pratiquer son sport favori et gagner les compétitions. Elle économise pour lui et se prive pour lui payer tel équipement, tel stage... Elle passe beaucoup de temps à le conduire à ses nombreuses activités. Bref, en

quelque sorte, la maman s'écrase sans cesse. Elle n'existe plus, ou plutôt, elle n'existe plus que pour lui et se refuse d'exister pour elle-même.

Par une attitude excessivement positive à l'égard de son fils, la maman ne s'accorde plus une valeur propre (« je n'ai pas d'importance »). Son fils prend toute la place et elle s'enferme dans les hachures du négatif. Par survalorisation du positif chez son fils et oubli de soi, elle se « raye » elle-même dans son propre regard.

Plus subtilement, je risque de prendre la position « je suis rayé » lorsque je juge : « Cet homme-là est quelqu'un de bien (sous-entendu : d'irréprochable) ! » ou « Celui-là a tout compris, c'est un Juste, il est brillant ! » Le regard sans nuance que je porte sur cette personne l'enferme (dans une prison dorée) et la déshumanise : elle est « le transparent » par rapport à d'autres qui sont par conséquent plus ou moins assimilés au « rayé », n'ayant pour moi pas de valeur véritable. La personne que je survalorise n'a ici plus droit à l'erreur, elle doit se montrer parfaite. En m'aveuglant ainsi sur sa réalité, je construis un **mur vertical** entre nous, une barrière qui empêche une véritable rencontre. Et du même coup, mon jugement devient réducteur pour les « autres ».

Remarque : Je peux me situer soit du côté de la personne que j'idéalise (dans une relation fusionnelle) et ainsi m'opposer aux « autres » que je critique, soit me dévaloriser par rapport à cette personne et ainsi me situer du côté des « autres » dans la partie hachurée.

Les « bons » et les « mauvais »

Plus mon regard se « ferme », plus j'aurai tendance à considérer le monde en classant sans nuance les personnes parmi les « bons » ou les « mauvais ». Cette logique dichotomique est très fréquente. Tous, nous l'adoptons régulièrement.

Lorsque nous échangeons à propos du Rwanda – où nous avons travaillé - avec des personnes qui n'en sont pas très proches, il n'est pas rare que tombe cette question symptomatique : « Mais là-dedans, dites-nous : qui sont « les bons » et qui sont « les mauvais » ? »

Quand un enfant regarde un dessin animé, il cherche instinctivement à distinguer les héros des « méchants ». Ce sont ses repères. Les repères sont nécessaires à l'enfant (mais aussi aux adultes que nous sommes) car ils l'aident à se structurer au niveau des valeurs du bien et du mal. Mais, très souvent, ce qui est perçu comme étant mal ou mauvais se confond avec des personnes qualifiées de mauvaises, donc à éliminer. Le monde est divisé en deux (« les bons à garder, transparents » / « les mauvais à

ayer »). Cela permet à l'enfant de s'identifier aux « bons » et d'exorciser ses peurs en détruisant les « mauvais ». Une fois les « méchants » éliminés, le film peut prendre fin. L'enfant pourra dormir sur ses deux oreilles car il pense avoir vaincu le problème, le mal. Nous, adultes, faisons cela aussi. Nous exprimons ainsi notre agressivité instinctive. C'est humain. À ce stade, cela ne fait pas grand mal. Mais si nous n'y prenons garde, nous exportons ces comportements dans notre vie concrète. La même chose est vraie pour la littérature, qu'elle soit destinée aux enfants ou aux adultes. Il est capital de prendre conscience qu'en **entrant dans cette vision dichotomique des personnes, nous ouvrons la porte à la violence**. Il existe heureusement une autre écriture plus nuancée et constructive.

*« À mon avis, tu deviens un homme quand tu arrêtes de couper le monde en deux - bons, méchants ; amis, ennemis -, quand tu arrives à ne voir, à ne respecter que l'homme. »
(Jean Goss)¹*

Dans les médias, c'est un peu comme dans les films. Bien souvent on y souligne tous les défauts des « mauvais » : injustes, cruels, trompeurs... et les qualités des pauvres « bons », victimes innocentes ou héros sauveurs. Il nous arrive souvent de lire ou voir un reportage et de sentir monter en nous la révolte contre un peuple ou contre des personnes que nous globalisons et que nous identifions au mal avec le désir de les supprimer. Entrer dans cette logique, c'est prendre un chemin de violence.

Mon regard se « ferme » lorsque j'identifie l'autre (ou moi-même) avec le négatif (« rayé »). Je ne vois plus en lui sa part de vérité, ce qu'il aurait à me dire. Ainsi pour moi, l'autre n'est plus quelqu'un qui pense autrement ou qui contribue au problème. Il devient l'erreur, le problème, le mal à éliminer : une chose. Son humanité est ainsi niée.

Cachée en nos regards : la violence

L'exclamation spontanée : « Moi, je ne suis pas violent ! » nous traverse souvent l'esprit. Ce cri du cœur reflète combien est méconnue la violence qui habite tout homme. **La violence commence dans le regard** et s'exprime très diversement.

Essai de définition

La violence est l'expression de mon regard intérieur lorsque j'identifie un homme – ou plusieurs – au mal ou à l'erreur. Le regard « fermé » que j'au-

1. J. Goss dans G. Houver, *La Non-Violence c'est la vie*, Utovie, Bats, 1986, p.33.

rai adopté intérieurement transparâtra dans mes attitudes, mes actions, mes comportements. Je ne donnerai plus à l'autre le droit d'exister pour ce qu'il est : **un être humain**. Il sera pour moi en quelque sorte « rayé » du monde des humains.

Différentes expressions de violence

La violence s'enracine dans le regard intérieur. Elle s'exprime ensuite sous une forme physique ou psychologique envers moi-même ou envers l'autre. Elle peut se généraliser jusqu'à devenir structurelle.

La violence contre soi-même

Dans notre société où est exaltée une certaine façon d'être brillant, de réussir sa vie, beaucoup de personnes se forgent une image très dévalorisante d'elles-mêmes. Lorsque je n'ai plus de valeur à mes yeux, je vais vers une destruction de moi-même sous forme de laisser-aller (ou au contraire de surmenage), de dépression, d'anorexie, voire de suicide... Consciemment ou non, je « raye » tout ce qui en moi a de la valeur.

Violence physique

Quand nous pensons « violence » en général, nous pensons d'abord à des violences physiques qui sont les plus visibles. Lorsque nous assistons à une agression ou que nous entendons des récits qui détaillent des faits de guerre (viols systématiques, exécutions, tortures, éventrations de femmes enceintes, et autres atrocités), nous sommes pris aux tripes : nous le ressentons dans notre corps.

C'est pourquoi la violence physique peut faire oublier la violence psychologique.

Violence psychologique

Le père qui donne une correction physique à son enfant n'est souvent pas plus violent qu'un père absent ou que celui qui exerce une pression morale profondément nuisible à la personnalité de l'enfant. La violence physique n'est qu'une forme plus visible de la violence.

La violence physique n'est pas rare au sein des couples, mais la violence psychologique peut y être plus destructrice encore.

Une campagne psychologique semeuse de haine et de peurs, de ségrégation, de racisme ou de désir de mort est une violence terrible avant même qu'il n'y ait guerre au sens physique. Une telle propagande commence par refu-

ser d'accepter l'autre dans sa différence et aboutit finalement à confondre l'ennemi avec « un problème à éliminer ».

Le racisme commence par des propos anodins, des globalisations dans lesquelles nous entrons parfois sans en être conscients mais qui, peu à peu, désintègrent notre vision de l'homme concret.

Attention : pour ne pas devenir racistes, nombreux sont ceux qui vont diaboliser les racistes. Ils auront envers les « racistes » une attitude violente faite de rejet et de haine. Ils restent ainsi dans la logique de la violence : Je suis le « bon », l'autre est le « mauvais » à éliminer. D'un côté, l'innocent, de l'autre, le coupable !

Violence structurelle

Les violences physiques ou psychologiques peuvent s'étendre jusque dans les structures de la société. Elles se cachent dans le fonctionnement de l'économie, dans les rapports sociaux et politiques, dans la mentalité et les habitudes... Les violences qui sont ancrées dans les structures sont les moins visibles mais elles ont des conséquences incalculables. Elles deviennent quelque chose de « normal » et contaminent l'inconscient de toute la collectivité.

Lorsque nous achetons un kilo de bananes, cela semble normal de choisir celles qui ont le meilleur rapport qualité-prix. Pourtant, si nous nous informions mieux (OXFAM, Max Havelaar ou d'autres associations peuvent nous y aider), nous pourrions découvrir l'énorme injustice qui existe dans le rapport commercial de nos pays avec les pays exportateurs de bananes. Ceci est vrai pour d'autres produits. La gestion des matières premières est profitable à l'Occidental mais peut déstabiliser jusqu'à plonger dans la misère, voire dans la guerre, de nombreuses populations du Sud. Une telle violence structurelle édifie un mur qui nous sépare radicalement les uns des autres – c'est-à-dire les nantis et ceux qui ne comptent pas.

Parmi les violences structurelles, épinglons la culture de la télévision² qui envahit les familles, la publicité qui s'impose dans nos inconscients, le sous-financement de l'enseignement professionnel, trois domaines où la société valorise un certain type de personnes au détriment d'autres.

La violence de la passivité

La passivité exprime une fuite ou une indifférence qui se refuse de reconnaître la valeur de tout homme. Celui qui utilise la violence se sent encouragé et renforcé par la démission ou le silence des tierces personnes voire des victimes. « Qui ne dit mot consent » dit le proverbe à bon escient en ce

2. Voir le *Bulletin Édupax*, édité par Jacques Brodeur (diffusé par courriel uniquement).

qui concerne la violence et l'injustice. La parole est un premier pas pour sortir de la violence car elle permet la **prise de conscience** de cette injustice. Déjà au XVI^{ème} siècle, Étienne de la Bœtie développa l'idée que la tyrannie ne pourrait exister sans la passivité du peuple.³ La violence de la passivité est la plus répandue et la plus pernicieuse : elle permet à chacun de se disculper à peu de frais.

« Les gens asservis, outre le courage guerrier, perdent aussi en toute autre chose la vivacité, et ont leur cœur bas et mal et incapable de toutes choses grandes. Les tyrans connaissent bien cela... » (Étienne de la Bœtie)⁴

Ces « positions-réflexes » ne sont pas des fatalités. Il est toujours temps d'inverser le moteur. **Je peux mettre à plat ce mur qui me sépare de l'autre et le transformer en passerelle.**

Démasquer la violence

La violence, nous l'avons vu, est multiforme. Elle n'est cependant pas toujours là où on le pense.

Lorsque Martin Luther King était devenu le leader du combat des Noirs américains pour la reconnaissance de leurs droits, beaucoup d'hommes, d'institution, et notamment le clergé, le contestèrent vivement : « À cause de lui l'Amérique n'est plus en paix ! » Il est vrai qu'avec King les tensions étaient devenues vives dans la société américaine : les marches succédaient aux grèves, les manifestations aux sit-in... Il y avait souvent des blessés, parfois des morts (dans les rangs des Noirs). La situation semblait chaotique. Martin Luther King était effectivement un combattant, un vrai chef de guerre ! Mais sa « guerre » n'était pas « violente » au sens que nous avons donné au mot. Elle se faisait dans le respect de l'adversaire : les Blancs n'avaient pas à craindre pour leur vie, ils n'étaient pas visés dans leur personne. King voulait mettre à jour la violence structurelle dont la population noire était victime quotidiennement à travers le mépris institutionnalisé, le racisme sur les lieux de travail, en ville, dans les palais de justice. Le ségrégationnisme reléguait la population noire à un statut d'hommes inférieurs. Contrairement aux « pacifiques », Martin Luther King considérait cet état de fait comme une violence inacceptable et engageait toutes ses forces à combattre ce mal.⁵

3. É. De La Bœtie, *Discours de la Servitude Volontaire* publié dans : Hemday, *Aperçu sur la Vie et l'œuvre de Étienne de la Bœtie suivi du Discours de la Servitude Volontaire*, Éd. Pensée et Action, 1954.

4. Op. cit. pp. 59-60.

5. On consultera avec profit le dossier de *Non-Violence Actualité*, réalisé par G. Boubault, J.-M. Muller et V. Roussel : *Martin Luther King*, 1992.

L'action de Martin Luther King ne peut être assimilée à de la violence. Il avait opté pour le conflit ouvert, pour la lutte, pour un engagement combatif et en un sens même agressif. Mais sans jamais adopter la position de violence : jamais il n'a considéré l'homme blanc comme un ennemi en tant que tel. Il combattait l'injustice, non pas des hommes.

La violence commence dès qu'il y a non-respect de la dignité d'un homme ; en ce sens précis, la violence ne peut jamais être considérée comme une valeur positive.

« Pour moi, l'expression « dignité humaine » n'est ni vague, ni creuse. Aucun combat, aucune cause ne justifie qu'on la sacrifie. Nous entendons dire de tout côté, dans les régimes les plus différents et, en France, dans les mouvements les plus opposés, que la fin justifie les moyens. Il faut proclamer qu'aucune fin ne justifie la torture comme moyen. » (Jacques de Bollardièrre)⁶

Il n'en va pas de même pour les termes de « lutte », de « combat » ou même d'« agressivité ». Lutter peut être une bonne chose comme nous l'avons vu avec Martin Luther King. Il n'y a pas violence à « faire la guerre à la guerre » (ou à l'injustice) si les moyens utilisés ne sont pas justement l'injustice et la guerre violente.

« J'ai passé 30 ans à faire la guerre et j'ai vu que la guerre n'apportait rien, elle ne peut que semer des ruines. J'ai pu voir aussi que, souvent, on assimilait guerre et force, que l'on s'imaginait que ceux qui repoussaient la guerre faisaient montre de faiblesse. Il n'en est rien, car la paix, on la prend d'assaut, avec la force. » (Jacques de Bollardièrre. Combattant lors de la seconde guerre mondiale, général lors de la guerre l'Algérie, Jacques Pâris de Bollardièrre quitte l'armée pour dénoncer la torture et l'impasse à laquelle mène la violence armée. Il sera la cheville ouvrière de nombreux combats non-violents.)⁷

L'agressivité est d'abord une force instinctive qui est en nous pour protéger la vie. Elle est bien nécessaire dans la lutte pour plus de justice. Mais l'agressivité dévie vers la violence lorsqu'elle utilise des moyens qui détruisent l'homme (soi-même ou l'autre). Agressivité, lutte, combat... sont des termes neutres. Ils deviennent positifs ou négatifs en fonction de l'usage qu'on en fait, selon qu'ils respectent ou non la dignité de tout homme.

6. Jacques de Bollardièrre, *compagnon de toutes les libérations*, id., Interview du Général J. de Bollardièrre par J. Daniel paru dans le *Nouvel Observateur* du 15 nov. 1971.

7. Ibid p 67.

« Les rêveurs ne sont pas dangereux (...) Beaucoup de gens confondent l'agressivité avec la violence, et la non-violence avec une espèce de « castration ». Le non-violent serait un mol - lusque, une bête molle qui ne s'oppose à rien - ni aux autres, ni aux évènements -, qui se laisse faire et laisse faire. Eh bien non ! Tous les non-violents sont agressifs ». (Jean Goss)⁸

Contamination du regard « fermé »

La vision « l'autre est rayé » peut facilement contaminer des groupes, voire des peuples entiers et les conduire à commettre les pires violences contre une autre population qu'on aura réussi à « rayer » à leurs yeux. La contamination est une étape nécessaire pour préparer la guerre.

Si tant de juifs ont pu être tués durant la seconde guerre mondiale, c'est qu'ils étaient déjà condamnés dans les mentalités. Les arrestations, dénonciations, déportations, camps de la mort etc. étaient le résultat d'un travail de globalisation et d'« emprisonnement » mental de plusieurs années. On avait obtenu qu'une bonne partie de la société accepte passivement de les identifier à ce qui est « rayé ». Leur identité individuelle ne comptait plus. De là ont découlé les complicités, actives chez les uns et passives (l'indifférence) chez les autres, que les Nazis ont obtenues partout en Europe.

« Les guerres prenant naissance dans l'esprit des hommes, c'est dans l'esprit des hommes que doivent être élevées les défenses de la paix. » (UNESCO)⁹

Durant la seconde guerre mondiale au Danemark, la propagande n'a pas réussi à créer chez les Danois le sentiment que les Juifs étaient mauvais. Chaque action entreprise par l'occupant pour éliminer les juifs vit naître une vive riposte : non seulement le roi (qui, pour protester, avait entrepris diverses démarches audacieuses) et le gouvernement légitime, mais aussi la population se sont mobilisés pour le sauvetage des juifs. Lorsque, par solidarité, toute la population s'apprêta à porter l'étoile jaune obligatoire pour les seuls juifs, les autorités allemandes furent acculées à retirer cette obligation. Grâce à l'aide active d'un très grand nombre, la presque totalité des juifs danois ont pu survivre au génocide voulu par Hitler.¹⁰

8. Jean Goss in : Coll., *Actes du Colloque Jean Goss*, Paris, 1993, p. 12.

9. Préambule de l'Acte Constitutif de l'UNESCO.

10. Cfr MIR-IRG, *Face au Nazisme, Norvège-Danemark*, Collection « Résistances Civiles et Populaires », ACEDI, Bruxelles, 1983. Voir aussi les autres dossiers publiés dans cette collection consacrée à l'histoire des résistances non-violentes.

On n'enverra jamais une armée faire la guerre en disant : « Vous allez tuer de jeunes pères de famille, de jeunes gens aux visages tous différents, des amoureux de la vie, des personnes comme vous... » On dira plutôt : « Ces gens sont des ennemis de la démocratie et menacent notre liberté, notre patrie, nos valeurs... ». Ce travail de contamination ou de globalisation est la tâche principale de tout régime qui veut prendre les armes contre une population ciblée.

« Parfois la haine prévaut à l'amour (...) Tout commence dans le cœur, où l'on accueille les préjugés, où les intentions malignes se développent et où naît l'aversion. Finalement, on se salit les mains. On passe aux actes de violence, on pratique la torture, l'épuration ethnique, on assassine et on s'engage dans des guerres d'extermination. » (L. Boff) ¹¹

Jean Goss témoigne comment il fut contaminé par le message des médias : « Hitler est arrivé. J'avais 28 ans. Quoi faire ? J'écoute comme tout le monde les mass-media. Les mass-média nous présentent Hitler comme le monstre. J'y crois et je vais tuer Hitler. Bien sûr, je ne tue pas Hitler. Je tue des ouvriers comme moi, des travailleurs comme moi, des paysans comme moi, etc. Le peuple. » ¹²

Quand nous agissons avec violence, nous voulons combattre le mal, mais nous causons un mal profond à des hommes, des femmes, des enfants, voire des peuples entiers. Et nous rajoutons de nouvelles injustices et de nouveaux meurtres à ceux déjà commis par l'ennemi. Nous faisons à notre tour ce que nous condamnons. Nous rendons le mal pour le mal.

« C'est un militaire, le colonel Dominique Chavanot, qui dit : "Si, au nom de l'humanisme, on est amené à détruire l'homme, c'est qu'on va à l'encontre de ce qu'on cherche" (...). Pour lui, c'est l'expression du refus de la torture ; mais pour moi, toute injustice, toute guerre, toute exploitation économique ou politique est une torture : une négation de l'homme ». (Jean Goss) ¹³

En devenant ce que nous combattons chez l'autre, nous nous réduisons nous-mêmes à des sous-hommes. L'ennemi, lui, à son tour, nous confondra avec le « mal ». Et voilà amorcée ce que Dom Helder Camara appelait la « spirale de la violence » ¹⁴ La violence est une spirale parce qu'elle est soumise

11. L. Boff, *Plaidoyer pour la paix*, Fides, 2002, p 66.

12. J. Goss, *Actes du Colloque Jean Goss*, Paris, 1993, p.13.

13. J. Goss cité dans : G. Houver, *Jean et Hildegarde Goss, La Non Violence, c'est la vie*, p.15.

14. H. Camara, *Spirale de violence*, Desclée de Brouwer, 1970, p.92.

à la loi du plus fort : chacun doit frapper plus fort qu'au dernier coup reçu, pour essayer de vaincre l'autre.

*« La violence ne s'arrête pas, elle se grossit elle-même, se monte en spirale. La violence ne se laisse pas immobiliser. »
(Jean Goss)¹⁵*

Poursuivons l'exemple des deux enfants (de la page 13) :

Anne insulte Romain. Romain répond en frappant Anne. Puis Anne part chercher du renfort, et pour obtenir ce renfort (papa ou maman ou grand frère), elle noircit le tableau et exagère les faits...

La spirale de violence résulte d'un rapport de forces dans lequel il faut tenter d'être plus fort que l'adversaire. Tout naturellement, chacun cherchera des alliés pour avoir le dessus sur « l'ennemi ». Chaque camp grossira ses rangs autant que possible et le mur séparera bientôt non deux personnes, mais deux groupes de personnes.

Faut-il alors se laisser faire ? Subir la violence sans riposter ? Devenir passifs ? Ce serait entrer dans la logique de la violence contre soi-même où je me nie et m'efface devant l'autre. Nous affirmons qu'il existe une troisième voie : ni contre-violence, ni passivité. Ni violence envers soi, ni envers l'autre. Cette troisième voie est celle de la non-violence. Elle s'enracine dans le regard du cœur qui cherche le difficile équilibre du respect dans la vérité.

Elle porte aussi d'autres noms. Parmi eux, Gandhi parle de « satyâgraha » (force de l'âme) et de « force de la vérité », M.L. King de « la force de l'amour », J. et H. Goss de « non-violence active » et l'Évangile de Jean parle du « commandement nouveau ». Nous trouvons peu heureuse la formule de Tolstoï : « Résistance passive ».

Le regard ouvert du respect

Lorsque nous faisons passer entre les hommes la ligne qui sépare le « rayé » du « transparent », cette ligne devient un mur vertical, avons-nous vu. Ce mur a tendance à devenir de plus en plus solide et infranchissable. Il devient le mur de la violence.

*“La ligne qui sépare le bien et le mal n'est pas une ligne qui passe entre les hommes ; elle passe par le cœur de chacun !”
(Soljenitsyne)¹⁶*

15. Dans G. Houver, Op. cit., p. 20.

16. A. Soljenitsyne, *L'archipel du Goulag*, Seuil, 1974, p. 128.

Soljenitsyne nous confie ainsi la clef qui peut nous aider à débloquer la situation de violence. Elle ouvre la prison du « rayé » en donnant à chacun un espace pour exister vraiment. Notre mur est mis à plat et se transforme en passerelle. L'autre devient quelqu'un pour moi. Je peux enfin communiquer avec lui. (Nous verrons plus loin ce que cela signifie concrètement.) (fig I)

Nous remarquons qu'il y a, non plus deux aspects dans le regard : le « rayé » d'un côté et le « transparent » de l'autre, mais quatre !

Il y a de la valeur et des limites chez moi comme chez l'autre. Cela signifie que pour créer une vraie relation, je développe quatre aspects dans mon regard intérieur :

- Je vais réellement reconnaître l'autre, reconnaître le côté « transparent » chez lui : le regarder en vérité, adopter une attitude de respect profond...
- Parallèlement, je vais reconnaître mon côté rayé : ne plus « prendre toute la place », peut-être voir mes défauts, mes erreurs... accueillir mes limites.
- Dans un même mouvement, je vais également garder le regard ouvert sur mon côté « transparent », je vais m'affirmer (par exemple dire mes besoins, mes valeurs, ma vérité...) et
- ne pas négliger la part de rayure chez l'autre : il s'agit d'interpeller l'autre. (fig. J)

Figure I

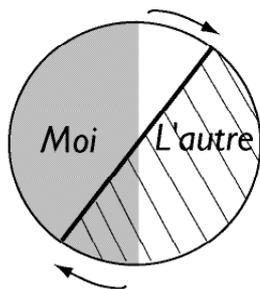
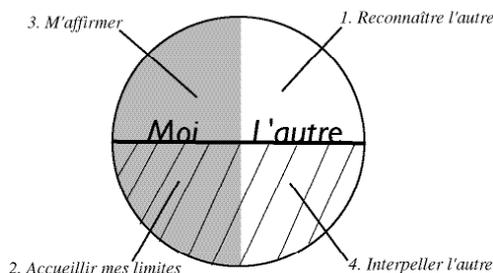


Figure J



Garder mon regard « ouvert » ressemble à un exercice d'équilibriste : il suffit qu'un aspect soit négligé pour que je retombe insensiblement dans un regard dichotomique. (Par exemple, si je lâche la démarche « affirmation de moi », je glisserai insensiblement vers un regard qui « me raye » et qui ferme la relation).

Ce n'est qu'en gardant les yeux ouverts sur les quatre éléments à la fois que je peux vivre une véritable relation et éviter de glisser vers la violence.

« Ouvrir » le regard qui auparavant était « fermé » consistera donc à laisser apparaître quatre quartiers au lieu de deux qui étaient diamétralement opposés. Cela nécessite de développer les deux quarts qui étaient absents – sans pour autant supprimer ceux de la position de départ.

Si je pars d'un regard « fermé » où l'autre est « rayé », je développerai d'abord la reconnaissance de l'autre et l'accueil de mes limites.

Pour « ouvrir » mon regard dans lequel je suis « rayé », je commencerai par développer la part « affirmation de moi ». (fig. K₁-K₂)

Bâtir la relation, bâtir la paix demande d'assainir à la fois le regard que je pose sur moi et sur l'autre. Je vivrai en paix avec les autres si je vis d'abord en paix avec moi-même.

Il s'agit d'un chemin difficile, parsemé d'embûches, qui a sa logique propre. Nous verrons notamment combien il est important que, dans la relation, l'aspect « interpeller l'autre » ne soit développé que lorsque les trois autres aspects sont déjà solidement établis.

Figure K₁

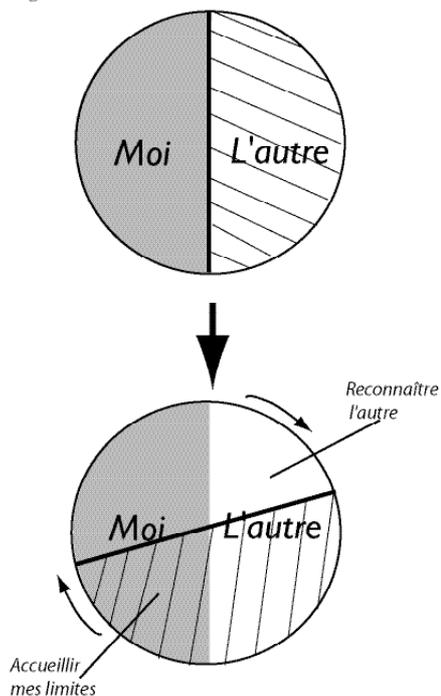
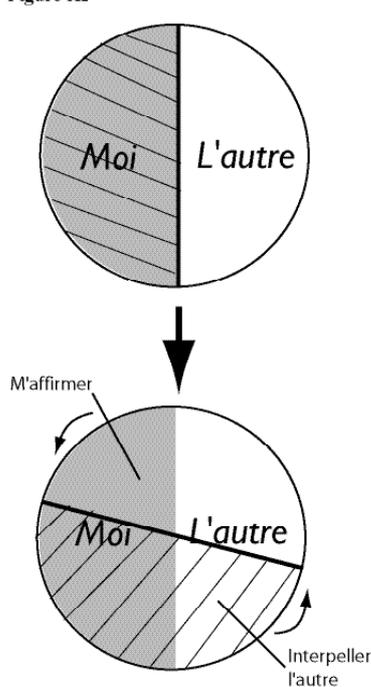


Figure K₂



Ce mouvement d'ouverture aux quatre aspects de la relation, recommencé inlassablement, transparaîtra au quotidien dans ma façon d'être, de penser, de parler aux autres, de regarder le monde et de m'y engager. Garder constamment en vue les quatre éléments de la relation m'aide à avancer plus consciemment dans une voie qui ouvre la communication et qui permet de gérer les conflits, de sortir de la violence.

Ce mouvement d'« ouverture » du regard est un chemin. Beaucoup avancent sur ce chemin de façon spontanée : l'appel se trouve au plus profond du cœur. Nous le vivons souvent déjà intensément avec nos proches. Pour aller plus loin, nous sommes invités à étendre cette « mise à plat du mur » à des situations toujours plus diverses et universelles. Ce n'est pas quelque chose qui se comprend et s'assimile une fois pour toutes. J'ai beau l'avoir compris, je suis sans cesse tenté de remettre le « mur » à la verticale et d'enfermer des hommes dans mes préjugés. En prendre conscience me permet de découvrir ma propre violence. À mesure que j'avance, j'apprends pourtant à ne pas me condamner. Je deviens moins prompt à juger les personnes. Je deviens plus humain.

« Ouvrir » le regard signifie bien plus que « devenir gentil » tout simplement : il permet, en ce monde traversé de conflits, de devenir « combattants » avec des armes à la fois « bonnes » et puissantes. Des armes plus puissantes encore que les fusils, les bombes et les mines. Un combat mené dans le **respect de l'adversaire** est, même en cas d'échec, toujours constructif.

Pour Lanza del Vasto, les deux plus grandes inventions du XXe siècle sont symboliquement : la Bombe Atomique (suite logique de la découverte des lois de la relativité générale par Einstein) et la Non-Violence (dont Gandhi est le premier à faire une systématisation efficace).¹⁷

« J'ai été vraiment frappé par l'évidente efficacité de la non-violence dès que j'ai commencé à penser le problème sérieusement, en analysant ma propre carrière et les exemples que l'histoire peut nous fournir et en analysant les forces militaires qui sont actuellement en place, en France. J'en suis arrivé à la conclusion que notre système de défense était particulièrement inefficace. » (Général J. de Bollardière) ¹⁸

Beaucoup d'exemples historiques trop peu connus nous en montrent la possibilité. L'année 2003 a vu, par exemple, deux révolutions non-violentes : l'une en Bolivie où le Président De Lozada, malgré un soutien marqué des États-Unis, a été acculé à présenter sa démission ;

17. Cf. L. del Vasto, *Les quatre fléaux*, Denoël, 1959, p. 295.

18. Cité dans le *Dossier n°4, Non-Violence Actualité*, Montargis, 1986, p. 80.

l'autre en Géorgie (« révolution des roses ») : le Président Chevarnadze a dû quitter un pouvoir corrompu auquel il s'était accroché, et ce, malgré le soutien de son puissant voisin russe. Ces deux pays sont passés d'une logique de paupérisation dramatique (avec les risques de dérapages violents qui en résultent) à une dynamique de développement. 2004 a connu notamment l'incroyable « révolution orange » en Ukraine, 2005 a vu le Liban recouvrir son indépendance et le Kirghizstan (« révolution des tulipes ») réagir à l'imposture de son président. Chaque année, l'histoire apporte son lot d'évènements qui vont dans ce sens. Aucun des pays cités n'est entré en guerre contre le pays-protecteur ; tous ont gardé de bonnes relations bilatérales. Signe qu'une relation dégradante (violente avant ces évènements) peut se transformer en relation « ouverte ». Les principes de ces révolutions, bien qu'ils n'aient pas toujours été parfaitement observés, sont à la fois le respect de l'adversaire et le refus ferme et actif de l'injustice (ni « rayer », ni se laisser « rayer »).

Pourquoi ces exemples historiques sont-ils si peu connus, et si mal rapportés ? Peut-être parce qu'ils échappent à un discours réducteur où l'on cherche à tout prix des « ennemis ». Ici il n'y a plus d'ennemis, seulement des adversaires. Il est difficile de percevoir la logique qui traverse ce genre de révolutions, fondamentalement différente de celle, habituelle, de l'opposition brutale, violente.

L'ouverture du regard est un chemin de libération. Il met debout soi-même et, tant que possible aussi, l'adversaire.

Quand nous parlons avec des Philippins de leur révolution non-violente qui mit fin à la dictature de Marcos, c'est généralement avec une intense émotion qu'ils s'expriment. Cette dictature paraissait inébranlable car elle bénéficiait du soutien politique et économique des grandes puissances du monde. Que peut contre cela un peuple sans défense armée ? On a pourtant assisté là-bas à l'impossible défiant toute logique humaine. Un million de personnes, avec femmes et enfants, se sont postées mains nues au-devant des chars au risque de leur vie – et l'armée avait déjà tiré dans la foule quelques fois. Ce mouvement de vérité, amorcé par quelques-uns remplis de foi en la force de la non-violence, a petit à petit fait son chemin. C'est une population immense qui s'est engagée dans la voie de la libération sans violence. Au lieu de craindre et condamner les militaires et les policiers, on a pu voir la foule sans armes s'approcher d'eux, leur parler, leur adresser des messages de paix et amorcer un vrai dialogue. Cette force de vie a abouti à l'incroyable retournement des militaires

et policiers qui ont fini par s'engager aux côtés de la population sans faire retentir le bruit des armes.¹⁹

Tandis qu'ailleurs, comme au Rwanda, au Congo, en Afghanistan ou en Iraq, les guerres sont sources de douleurs et de divisions très profondes, ici, c'est un intense sentiment d'unité nationale qui s'est forgé. Tous les problèmes des Philippins ne sont pas réglés pour autant ; la lutte n'est jamais finie, ou plutôt, elle est à recommencer constamment. On constate cependant qu'un immense pas en avant a été accompli au profit d'un peuple mis devant ses responsabilités. Ce peuple a gardé une sorte d'ultime « droit de contrôle » sur le pouvoir suprême du pays. En effet, fort de son expérience, des manifestations, grèves, opérations villes mortes et autres initiatives eurent raison, le 20 janvier 2000, de la légitimité du président corrompu Estrada qui dut, comme Marcos, céder le pouvoir.

De même, en 1991, le peuple malgache, par de nombreuses actions (manifestations...) non-violentes, a forcé le Président Ratsiraka à quitter le pouvoir après 16 années de dictature économiquement désastreuse. Le nouveau pouvoir inexpérimenté et tenté par la force a permis à Ratsiraka de reprendre le pouvoir aux élections de 1996. En 2002 après les élections favorables à Marc Ravalomanana, Ratsiraka, soutenu par la France, tente de s'accrocher au pouvoir : il utilise la manière forte. Le peuple s'y oppose à nouveau, de manière généralement non-violente avec une résistance spectaculaire de longue haleine : des manifestations, blocages de routes, opérations ville morte etc. ont eu raison de Ratsiraka. Une nouvelle ère s'est ouverte pour le peuple malgache.

« Avec Toi j'ouvre une brèche, grâce à mon Dieu je franchis le mur. »²⁰

19. G. Houver, *Jean et Hildegarde Goss, La non-violence, c'est la vie*, Utovie, 1987, p.165-178. L'interview d'Hildegarde Goss-Mayr par Peggy Rosenthal décrit en détail cette révolution passionnante. Jean et Hildegarde y ont participé de très près comme formateurs et conseillers.

20. *Bible 2 Samuel 22, 30.*

Les « quatre éléments » sont nécessaires pour qu'une relation « s'ouvre » :

1. reconnaître l'autre,
2. accueillir mes limites,
3. m'affirmer,
4. interpeller l'autre.

Ces quatre aspects vont, ensemble, me permettre d'affronter les difficultés de la relation sans renier ni l'humanité de l'autre ni la mienne.

« L'homme ne peut construire sa propre humanité qu'en entrant en relation avec les autres hommes. En niant l'humanité de l'autre, je renie ma propre humanité. » (J. de Bollardièrè)²¹

Parcours proposé

Nous avons vu qu'entrer en relation nécessite une ouverture du cœur qui embrasse le « rayé » et le « transparent » chez moi et chez l'autre. Il permet aux quatre pôles de la relation d'exister simultanément.

Nous avons choisi de faire avec vous le mouvement d'« ouverture » qui démarre d'un regard « fermé » où l'autre est l'ennemi qu'on « raye ». Nous commençons donc par développer les aspects « reconnaître l'autre » et « accueillir ses limites ». Ces deux attitudes « ouvrent » la relation. Nous décrivons ensuite les quarts « s'affirmer » et « interpeller » qui restent tous deux indispensables pour éviter le basculement dans une position où je me dévalorise en laissant toute la place à l'autre (position tout aussi « fermée » que celle que nous aurions voulu « ouvrir »).

Ce qui suit a été conçu pour servir d'outil de travail. Nous y avons développé un parcours systématique (un aspect à la fois). On peut choisir de ne pas lire en continu, mais de zapper en fonction des questions que l'on désire approfondir. La brève introduction et la synthèse de chaque « quart » aideront à se situer dans la relation. Tout au long du texte, et en particulier dans la partie « La roue du changement de regard », nous verrons comment chaque partie est en interférence avec les trois autres.

Nous chercherons ensuite à comprendre ce qui permet d'ajuster ce regard intérieur. Nous réfléchirons enfin à ces sources où nous puisons l'énergie nécessaire pour recommencer inlassablement ce mouvement.

21. Dans : G. Boubault, B. Gauchard et J.-M. Muller, *Jacques de Bollardièrè, compagnon de toutes les libérations, Dossier n°4, Non-Violence Actualité*, 1986, p.138.